

A ce mot Paule prit sa course vers la voiture, monta sur le marche-pied, et tira Marie par sa robe, en lui disant d'une voix vibrante :

— Bonjour Marie et votre compagnie, et votre compagnie !

Marie, ayant à ses pieds le chien de sa tante, se mit à éclater d'un rire aigu ; Paule fondit en larmes en reculant, et la voiture partit au galop.

Dans le Midi la pensée de l'ange gardien est sans cesse présente, il est véritablement compté comme votre compagnie et salué par son nom. Cette coutume nous étonne, tant nous sommes habitués à ne pas croire véritablement les choses même que nous croyons. Qui donc croit son ange près de lui, qui donc pense à le saluer à son réveil ? Qui donc ne serait pas étonné de le voir à ses côtés ? Quelle admirable chose cependant que la certitude de cette céleste compagnie, et de combien d'actions regrettables nous serions-nous abstenus si nous ne l'avions pas oubliée ; dans le Midi le salut la rappelle à toute heure.

Cet homme passe seul à côté d'un autre, qui lui dit :

— Salut à vous et à votre compagnie !

Qui sait ce que cette simple formule, adoptée à Paris, changerait de choses en réveillant sans cesse le souvenir de celui qui est toujours présent et toujours oublié !

Paule continua sa vie au milieu des champs, avec ses moutons et son chien. L'hiver, à la pluie, assise dans les sillons, mangeant son pain noir ; l'été, assise à l'ombre, le long d'un ruisseau, et cherchant des mûres dans les haies ; en tout temps attendant Marie, sa sœur de lait, son amie, et tous les jours plus triste en ne la voyant pas revenir. En voyant sa pauvre chétive personne, plus maigre chaque jour et sa taille qui devait sensiblement, on aurait dit qu'elle mourait de chagrin ; mais ce corps débile portait une tête pleine de vie, de gravité et de joie.

Si cette enfant avait pu parler, elle aurait révélé quelle grandeur l'âme humaine peut avoir. Tout ce qui enchaîne notre pensée lui servait à prendre l'essor vers un monde supérieur et ardemment aimé. Les richesses, les beautés de la nature, les riches moissons pliant sous le vent du soir, les arbres chargés de fleurs, les fleurs remplies de parfums, les matins resplendissants, les soirs empourprés du soleil couchant, les nuits remplies d'étoiles, tout ce qui nous fait rêver à la terre lui faisait rêver et aimer le ciel.

Elle était devenue l'âme de la pauvre maison qui l'avait recueillie ; à mesure qu'elle avait grandi, l'aspect de la ferme avait changé ; tout était pauvre, mais tout était propre et rangé avec soin. Le vieux Patouche aimait cette enfant avec une tendresse inquiète ; l'éclat de son visage ne le rassurait pas.

Marie grandissait en sottise et en fraîcheur. Mme Mélanie Hermande ne négligeait rien pour cela ; une hygiène bien entendue obtenait l'une, et une éducation mêlée de préceptes et d'exemples obtenait l'autre. Mme Hingrèze triomphait dans la personne de sa nièce, qu'elle conduisait déjà dans le monde les jours de sortie. Quant au colonel, les superbes résultats de cette éducation l'avaient rendu plus furieux que jamais, et ses boutades d'autrefois étaient devenues journalières, ce qui faisait dire aux amis de la maison : — Ce pauvre colonel, il ne dérange pas vraiment. Savez-vous que ce n'est pas gai pour une jeune femme de traîner un pareil boulet, et sans la douceur de Mme Hingrèze, que serait devenue cette petite Marie, avec un semblable furieux ?

Le voisinage du Garros était peu favorable à la paix intérieure du colonel ; les jeunes gens du voisinage avaient pris pied chez lui. Mme Hingrèze et Marie se partageaient, en se les disputant un peu, les compliments intéressés de tous ces jeunes gens, qui ne pouvaient en définitive, adresser qu'à elles leurs fades mensonges. Trop loin de la ville pour aller facilement au café, ils se dédommageaient chez elles de l'absinthe perdue.

Dans cet affreux milieu, Marie oubliait Paule, lisait les romans de 1830, portait des robes traînantes, des cheveux traînants, traînait ses phrases, ses gestes, ses regards, et finalement toute sa personne, tâchait de se faire passer pour poitrineuse, et prenait des airs rêveurs dans les endroits les plus exposés aux regards.

Quand elle rencontrait Paule, un sentiment vague de honte s'emparait d'elle, et elle fuyait la gardeuse de moutons pour ne plus entendre ce cri intérieur, si terrible à ceux qui ne veulent pas entendre, et si doux à ceux qui peuvent s'arrêter un jour dans leur égarement et l'écouter.

Le temps de la moisson arriva, et Paule dut participer aux travaux des champs. Levée vers deux ou trois heures du matin, elle préparait le déjeuner des ouvriers qui se prend à trois ou quatre heures, et elle partait avec eux emportant les vivres nécessaires au reste de la journée. Cette activité lui plaisait parce qu'elle se rendait compte de l'importance des travaux. Elle réfléchissait et sentait que de ces champs sortent les richesses indispensables à la vie. Ayant l'instinct des choses supérieures et ne pouvant pas produire dans cet ordre, elle se sentait heureuse de contribuer par son labeur à la richesse de ceux qui ont besoin de richesse pour produire ; elle voyait avec admiration sortir des mains rudes et noires des laboureurs et du sein de la terre triste et grise quand elle est abandonnée, cette profusion de richesses ; elle voyait dans les biens de la terre la source de tous les biens, et sans s'en rendre un compte bien exact, elle sentait le lien qui doit unir les hommes et qu'ils rompent à plaisir ; elle sentait le lien qui unit le paysan qui creuse un sillon à l'homme de génie qui, dans son cabinet, parle de la beauté ; elle sentait que, de même que le laboureur cultive pour tous et tire pour tous des entrailles de la terre le pain quotidien, cet autre homme devait aussi parler pour tous et se faire entendre aussi bien des rois qui gouvernent le monde que de ces hommes qu'elle voyait courbés sur les charmes. Car, si les richesses que la terre jette aux hommes de ses flancs entr'ouverts doivent appartenir à tous, à tous aussi doit appartenir cet horizon ouvert sur le ciel, par l'œil flamboyant et la main puissante du génie.

S'il avait été possible de pénétrer le fond de ce cœur, on aurait vu par quel lien profond et mystérieux cette enfant à peine vêtue, hâlée, brunie par le soleil, courbée tout le jour sur les gerbes de blé, était unie aux plus grands hommes dont le monde puisse se glorifier.

— Seigneur, disait-elle, vous avez donc voulu que cette terre féconde et généreuse confiât à des mains telles que les miennes ses trésors inépuisables ! Vous avez donc voulu remettre aux plus humbles de vos enfants les richesses nécessaires aux plus glorieux d'entre eux ! A ceux qui nous donneront la vie nous donnerons la nourriture. Qu'ils soient généreux, que nos greniers se vident ! la terre est là, et de ses flancs, sans couleur sortiront encore ces blés mûrs qui se balancent, cette herbe fleurie où paissent nos troupeaux, ces arbres chargés de fruits, ces pampres chargés de grappes vermeilles ; nos mains sont pleines, mais nos cœurs ne sont pas satisfaits. Venez, venez, faites entendre votre voix, vous pour qui nous travaillons ; ne nous traitez pas comme des bœufs attelés sous le joug ; nous avons besoin d'entendre votre voix, comme vous avez besoin de manger le pain que nous récoltons. Si vous faites silence, nous nous coucherons dans nos sillons désormais stériles : vous mourrez faute de pain et nous faute d'amour.

Paule fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée de Marie suivie de madame Hingrèze, du colonel et de quelques-uns de leurs amis : ils venaient en curieux voir la moisson.

Le blé était presque fauché, les femmes et jeunes garçons courbés derrière les faucheurs ramassaient les gerbes et les étalaient au soleil. Les charrettes, attelées de bœufs, attendaient à l'ombre d'un bouquet d'arbres que l'on eut chargé la voiture des gerbes déjà sèches et prêtes à être dépiquées, plus loin, dans une aire préparée d'avance, quelques chevaux déferlés attendaient le moment du travail.

Dans le Midi le blé est battu par des chevaux que l'on fait trotter sur les gerbes et qui font l'office de fléaux.

Dans le creux d'un sillon on voyait quelques paniers recouverts de gros linge et abrités du soleil par quelques pampres arrachés aux vignes voisines, et qui contenaient les vivres nécessaires aux travailleurs pour les repas de la journée.

Le soleil, dans toute sa force, dardait en plein sur ces hommes et ces femmes, courbés par le travail, et qui chantaient pour tromper la fatigue. Les bœufs étaient eux-mêmes préservés de la chaleur et des mouches par de grandes couvertures de toile blanche qui tombaient jusqu'à leurs pieds.

*La suite au prochain numéro.*

LE DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE,

EMILE DUMAIS,

St. Louis de Kamouraska.